

Journées MSH/CRENAU, 15-16 novembre 2022

Ecritures alternatives de la recherche en SHS : nouvelles stratégies, nouvelles pratiques, nouveaux formats

Compte-rendu - synthèse

Les deux journées ont montré, s'agissant des écritures alternatives, la vitalité et la créativité formelle de la recherche en LSHS. A travers ces retours d'expérience venus de disciplines, de formats et de postures scientifiques très différents, émergent cependant des questions récurrentes :

La question du «soi» dans la recherche

Quelle place pour la subjectivité, l'imaginaire, la fiction ?

Cette question est revenue plusieurs fois, comme une interrogation en suspens, par exemple chez Bernard Michon : quelle place l'historien peut-il faire à l'appréhension sensible de son objet, aux émotions parfois difficiles à accueillir comme l'horreur ?... ou chez Anne Bossé : pour elle, l'expérience de la création de la pièce *Suivre les morts* est à remettre en perspective dans le débat sur les enjeux et la place de l'art dans une recherche en SHS ; elle vient en effet questionner :

- la tension entre désir d'objectivité et place à donner au sensible, au fictionnel
- la tension ressentie entre une recherche académique et une recherche « performative »

La convergence des enjeux est-elle possible ? Le théâtre « documentaire » comporte, a-t-elle rappelé, des écueils : celui de la fiction, celui de l'incarnation. Il est difficile de faire comprendre d'où l'on parle et de faire comprendre au spectateur qu'il s'agit d'un résultat d'enquête, constitué autour d'une problématique de recherche, tout en assumant la littérarité du récit.

Pour certains au contraire, la subjectivité prend la forme d'une revendication : Olivier Labussière et Laure Brayer ont réclamé le droit de lui faire place, et ont parlé de l'Atelier-Vidéo comme d'un lieu où l'on s' « autorise » à quitter le texte, à rêver, et à fuir en somme un cadre institutionnel ressenti comme étouffant. Pour Julie Bachimont, la peur initiale de perdre son objectivité de chercheuse a cédé quand elle a pris conscience de l'utilité du travail d'analyse nécessaire à la réalisation de ses planches. Pour Jean-Marc Lemonnier, historien, le récit développé sur son blog complète un écrit académique, l'HDR. Construit en parallèle, il autorise le chercheur à assumer une part de sensible, à tester différentes formes de narration, à montrer différentes strates de la recherche historique - y compris « la cuisine et l'arrière-cuisine » que l'écriture conventionnelle ne montre que rarement : il a donc une vocation heuristique et expressive que ne saurait avoir un écrit académique, en favorisant une interrogation sur les processus d'écriture à l'oeuvre dans la biographie. Enfin, dans la démarche de Marc Jahjah, qui s'appuie sur la notion d' *imaginal* développée par Henry Corbin, l'imagination doit être acceptée comme système de connaissance à part entière, celui qui fait le lien entre le monde intelligible et le monde sensible ; elle permet au chercheur d'avancer dans une démarche intellectuelle, créatrice mais aussi militante, à la recherche d'une place singulière qui soit véritablement *sa* place.

La subjectivité ne vient donc pas mettre en danger l'objectivité souhaitée pour la recherche mais la bousculer pour l'enrichir. Il sera souvent fait allusion, au cours de deux journées, à l'épistémologie des savoirs situés.

Face aux autres

La question des publics

Pour ceux qui sont engagés dans une démarche de vulgarisation, la remise en cause

des habitudes d'écritures peut être radicale car le changement de forme s'accompagne d'un changement de public : Bernard Michon, évoquant le travail sur *Les Voies de l'Histoire*, s'est demandé comment faire simple et court, sur des sujets parfois très pointus ; l'émission est entrée en résonance avec le besoin de comprendre et de débattre des héritages contemporains, tels que la traite et l'esclavage, ou encore les épidémies. Quid de la ligne éditoriale ? faut-il s'adapter, dans le choix des sujets, aux besoins sociétaux, et de quelle manière ? Cette question de l'adaptation au public, qui rejoint celle des contraintes formelles, a aussi été posée par Tristan Fourré qui l'a comparée à un exercice de style.

La question du collectif et des collaborations

Bernard Michon et Sacha Crusson ont évoqué les collaborations entre le CRHIA et ses chercheurs avec des techniciens, des journalistes professionnels ; la réalisation de l'émission fait appel à des savoirs-faire spécifiques (rédaction d'un conducteur, de questions par exemple) ; elle a nécessité une formation des intervenants. Le fait de travailler en partenariat pose aussi la question du contrôle du discours scientifique. Tristan Fourré a souligné la difficulté et l'intérêt de dialoguer avec une discipline différente (dans le cas de Medievgam, l'informatique) ; Anna Street a également mis en relief cet aspect à la fois inconfortable et heuristique de l'interdisciplinarité. Anne Bossé a à son tour évoqué la crainte, dans le processus d'écriture de *Suivre les morts*, de perdre la maîtrise de l'écriture, d'une expérience inconfortable et pourtant salutaire de «défamiliarisation». Cette collaboration avec des professionnels est nécessaire et formatrice pour Olivier Labussière et Laure Brayer : il s'agit d'acquérir de nouveaux savoirs-faire, mais aussi d'intégrer des normes qui sont celles d'autres domaines, comme dans leur cas la réalisation de films. Christian Dury, lui aussi, rappelle l'importance de l'accompagnement des chercheurs et de la transmission des savoirs-faire dans sa pratique d'ingénieur, et les vertus du dialogue entre domaines d'expertise.

La question de l'institution

Pour plusieurs intervenants, le cadre institutionnel est ressenti comme violent. Pour Olivier Labussière et Laure Brayer, l'Atelier-Vidéo est né d'un sentiment insoutenable : celui d'une recherche «hors sol» fondée sur une pratique brutale de l'enquête - brutale

pour les enquêtés et pour les enquêteurs pour qui l'institution s'avérait mortifère. Yosra Ghiss, Mélodie Faury et Juliette Lancel sont revenues à la fin des journées sur cette violence ressentie, qui détermine le besoin d'autres espaces d'écriture. En revanche, la réception par le milieu académique de ces productions «alternatives» n'a que peu été évoquée.

La question des formes, de ce qu'elles disent et de ce qu'elles imposent

La variété des formes à la disposition des chercheurs peut s'avérer libératrice : Jean-Marc Lemonnier a évoqué par exemple les avantages du blog sur les formats classiques, parmi lesquels le fait que le récit ne soit pas figé et puisse être abondé, le fait qu'il peut accueillir d'autres supports (vidéo, image, son) et différentes écritures et qu'il autorise d'autres parcours de lecture, plus libres. Olivier Labussière et Laure Brayer ont également insisté sur l'effet libérateur de leur recherche «hors-les murs» au sein de l'atelier-vidéo. L'intervention d'Elise Roy et de ses étudiants et collaborateurs a donné un aperçu de la large gamme des formes du dessin sollicitées dans les travaux de ces architectes, montrant que, du dessin technique à la narration en BD, le dessin est propre, comme l'écrivait Jean-Claude Pinson, à restituer « la part matérielle des mondes construits et vécus ».

La plupart des intervenants ont rappelé aussi que, pour être choisie, l'écriture alternative n'est pas moins contrainte : Christian Dury, Olivier Labussière et Laure Brayer ont rappelé que faire des films est un métier, qui nécessite une expertise et un savoir-faire, technique bien sûr, mais aussi en termes d'écriture. Anne Bossé a évoqué sa découverte de l'écriture théâtrale et les allers-retours multiples entre labo et plateau. Tristan Fourré a souligné les contraintes formelles très strictes qu'a imposé à son écriture le format «réseau social», qui oblige à séquencer, à découper l'information en formes brèves, et à mettre les bribes en réseau pour permettre au lecteur un parcours choisi dans le dispositif. Mais la contrainte, comme chacun sait, est féconde : le chercheur décrit ainsi un jeu de flux et de reflux entre la forme nouvelle et le versant académique de la recherche, l'un nourrissant l'autre.

Dans sa conclusion aux journées, Mélodie Faury est revenue sur cette question des

formes : pour elle, une redéfinition des normes et des critères de scientificité est nécessaire, car accueillir de nouvelles formes, c'est "réparer des injustices épistémiques". Il faut, dit-elle, "revenir au coeur de nos métiers de nos pratiques", "apprendre à hiérarchiser autrement ce qui nous est imposé de l'extérieur et ce(ux) qui nous importe(nt)" : elle a rappelé que la construction du savoir et des relations s'opèrait aussi dans les formes : « dis-moi comment tu racontes, je te dirai à la construction de quoi tu participes ».

La question des risques :

Risques de nature scientifique

On l'a dit, le passage à une écriture créative pose parfois des problèmes éthiques au chercheur, qui touchent à des questions de légitimité du subjectif ; il peut arriver, en outre, que la perspective du résultat à produire modifie la démarche de collecte, tant auprès du public «enquêté» que pour le chercheur - modifie le terrain lui-même et introduise des biais (Elise Roy).

Pour ceux des intervenants qui ont investi des réseaux sociaux, c'est la posture militante qui a posé question, et plus largement le «d'où l'on parle» : peut-on, s'est demandé Laélia Véron, utiliser son statut de scientifique pour défendre des causes ? Quelle est la responsabilité du chercheur ou de la chercheuse «influenceu.r.se» ? Il importe, pour Anthony Pecqueux, de bien distinguer les postures énonciatives (personnelle, professionnelle, militante) ; pour Laélia Véron, à partir du moment où l'on parle en sa qualité de chercheur, de s'imposer de le faire depuis sa compétence.

Car enfin, se pose la question du contrôle du discours : Marc Jahjah explique qu'il faut éviter de se faire posséder par les dispositifs médiatiques comme Twitter ; pour lui, comme pour Laélia Véron et Anthony Pecqueux, cela revient à imposer ses propres règles. Chacun a sa stratégie : séparation des comptes et des postures énonciatives pour Anthony Pecqueux, pratique du détournement pour Marc Jahjah. Laélia Véron insiste de son côté sur la possibilité d'imposer les règles de l'écriture scientifique à un espace non scientifique. Ceci implique aussi, signale-t-elle, la maîtrise du tempo : le temps court des réseaux s'oppose au temps long de la recherche, et fait surgir la

tentation du bavardage, de la réaction immédiate, contre laquelle il faut constamment lutter.

Risques pour soi

Adopter des formes qui ne sont pas celles de l'académie, c'est «sortir de sa zone de confort» (Tristan Fourré, Anne Bossé, Olivier Labussière et Laure Brayer), et cette sortie n'est pas sans risque parce qu'elle confronte le chercheur aux questions difficiles évoquées plus haut : celle de la légitimité du «soi» et de la place du subjectif dans la recherche, celle du collectif, à double tranchant; l'hostilité éventuelle des pairs et de l'institution n'est pas le moindre de ces dangers.

La démarche singulière de Marc Jahjah, qui consiste à faire advenir un corpus littéraire et artistique, composite et pourtant cohérent, dans un espace numérique qu'il observe et dont il fait partie tout à la fois, soulève un autre problème : devenir acteur de l'espace médiatique en se dévoilant n'est pas sans danger. La «culture agonistique» des réseaux favorise l'agressivité, la commande en quelque sorte. Le détour que constitue la performance artistique permet de déjouer ces codes, d'«interrompre les esthétiques dominantes» et de «faire exister les voix silencieuses»¹.

Recherche et action

La parole «purement transitive» et «impeccablement inoffensive²» qui a longtemps été la norme dans la recherche est désormais ressentie par plusieurs des intervenants comme inapte à transmettre la connaissance, et plus encore à se transformer en actes.

Le détour par l'art ou les formats numériques non académiques leur permet d'évoluer vers une recherche **performative** : pour Anna Street, l'un des apports du projet *Performing water* a été de montrer que la performance artistique possédait un potentiel

1 Voir notamment : Marc Jahjah. "T'es intelligent pour un arabe !" Auto-ethnographie d'un corps colonisé. Une épistémologie du mezzé libanais. *Itinéraires. Littérature, textes, cultures*, 2022, 43 p. (10.4000/itineraires.11748). (hal-03791719)

2 L'expression est de Patrick Boucheron, qui dans *Faire profession d'historien* (Paris, Publications de la Sorbonne, 2016) distingue l'écriture de la rédaction : rédiger, c'est, écrit-il, c'est se contenter de « produire une pensée impeccablement inoffensive » (p. 95). Cité par Florian Mazel et Christian Le Bart, *Ecrire les sciences sociales, écrire en Sciences sociales*, Rennes, PUR, 2021 : p.8

de réactivation ou de déclenchement de la conscience écologique, voire de l'activisme, qui manque à l'écriture académique ; pour Anne Bossé, à travers l'écriture et de la représentation de *Suivre les morts*, le théâtre comme forme de transmission de l'enquête a démontré sa dimension civique et expressive. Ces expériences rejoignent celles qu'ont rapportées en conclusion des journées Yosra Ghliiss et Juliette Lancel : résidences d'écriture, revue numériques en marge de l'institution construisent, comme l'Atelier-Vidéo, de nouveaux espaces pour expérimenter d'autres formes.

Car c'est le besoin d'agir qui se fait jour, également, dans les interventions des deux journées : l'expérience formatrice évoquée par Julie Gangneux autour du blog *Habiter confiner* en est un exemple. Le choix, par les enseignantes, d'un exercice pédagogique qui impose un certain dévoilement de l'intime, a permis un apprentissage concret de la recherche - recherche collégiale dans laquelle les étudiants se sont aussi engagés à travers la production de données d'enquête, puis la structuration du contenu, qui a nécessité de s'approprier les outils d'éditorialisation³⁴. Olivier Labussière et Laure Brayer, faisant référence à John Dewey, et Christian Dury, en mettant l'accent sur l'apprentissage, en ont également appelé à rendre hommage au «faire» et à assumer de nouvelles formes d'expression.

Mélodie Fauray a conclu les deux journées en incitant à laisser advenir la multiplicité des formes (donc des sens) possibles, quitte à faire de la recherche depuis les marges; ce foisonnement s'avère en effet «source de joie, au sens de puissance d'agir.»

3

4 Cette expérience a depuis donné lieu à la publication d'un article : Élise Roy, Julie Gangneux-Kebe et Léa Perraudau, « Habiter confinés, domestiquer la pandémie : vers une nouvelle syntaxe habitante ? », Développement durable et territoires [En ligne], Vol. 13, n°2 | Décembre 2022, mis en ligne le 01 décembre 2022, consulté le 31 mars 2023. URL : <http://journals.openedition.org/developpementdurable/21450> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/developpementdurable.21450>.